

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 34-35 (1946-1947)
Heft: 6

Artikel: Jean-Jacques Rousseau et la Suisse romande au XVIII^{me} [suite et fin]
Autor: Perrochon, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN-JACQUES ROUSSEAU
ET LA SUISSE ROMANDE AU XVIII^{me}

par HENRI PERROCHON

(Suite et fin.)

Aussi divine est son influence religieuse. Elle se confond en partie avec celle de la théologie de Turretini et de Vernet. Ce que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* proposait dans le domaine religieux, c'étaient des idées courantes pour les théologiens genevois d'alors. Le Vicaire parlait avec plus de hardiesse que ne pouvaient le faire des pasteurs pourtant émancipés, mais qui devaient prendre des précautions oratoires. Toute la partie positive: religion naturelle, déisme sage, tolérant et éclairé, christianisme moral orienté vers les vertus sociales, respect de la parole et de la personne de Jésus-Christ concorde avec la théologie genevoise depuis qu'elle avait rompu avec l'orthodoxie calviniste et la prédestination. Son doute respectueux à l'égard des miracles, du caractère surnaturel de la mission du Christ et de l'inspiration des Ecritures, n'est que l'expression sincère de sentiments que la théologie nouvelle osait à peine se formuler à elle-même et surtout n'osait pas exprimer publiquement devant les autres Eglises réformées.

Ce qui nuisit à Rousseau auprès des pasteurs de Genève, ce fut moins d'émettre de telles idées, proches des leurs, que de le faire avec tant de netteté. Avant la *Profession*, il était considéré par les pasteurs presque comme un des leurs; ils lui avaient facilité sa rentrée dans leur Eglise, lui épargnant la genuflection publique, les trois jours de prison réglementaires et un examen approfondi de ses croyances et de son passé. Perdriau, Vernes, Roustan, Moul-tou, le traitaient avec amitié. Ils étaient fiers de ses éloges, des dédicaces de ses livres, où il les appelait pasteurs d'âmes, ministres de la vertu, théologiens pacifiques, officiers de morale. Ils lui étaient reconnaissants de sa lutte contre le théâtre, le luxe, les mœurs françaises. Comme eux, il prêchait l'antique simplicité de la République. Il était leur allié contre Voltaire. Ils saluaient la *Lettre sur les spectacles*: « Vous portez des coups terrassants à tous les vices qui nous ont gagnés », disait Roustan. De Rochemont ne savait assez louer la force, l'étendue et la profondeur des vues. Sarasin: « Je partage avec tous les bons patriotes la reconnaissance que le public vous doit pour le bien que ce livre ne manquera de faire ». On le louait d'avoir défendu « notre clergé attaqué par M. D'Alembert », d'avoir été le signal de ralliement des bons citoyens et l'effroi des méchants. Même *La Nouvelle Héloïse*, condamnée comme dangereuse pour les mœurs par la Compagnie et où Wolmar demeure inconverti, ne fut pas l'occasion de la rupture. Les pasteurs expliquèrent leur arrêt en arguant que le roman n'était pas fait pour Genève, parce que les mœurs de cette ville n'étaient pas encore si relâchées qu'elle eût besoin d'une leçon de vertu si voluptueuse, et l'auteur se hâta de répondre que Wolmar allait se convertir, et que s'il ne le faisait pas dans le dernier chapitre, c'était simplement pour montrer aux deux partis en présence que l'incrédule n'est pas nécessairement un coquin, ni le croyant un hypocrite.

La *Profession du Vicaire* pose d'autres problèmes, et là l'influence de Rousseau ne se confond plus avec celle des théologiens libéraux de son temps. D'une part, elle renferme toutes les objections formulées contre l'authenticité de la Révélation depuis Bayle, réunit en quelques pages tous les arguments des déistes anglais, des Encyclopédistes, de Voltaire, toutes les raisons de douter, métaphysiques, historiques, critiques, théologiques, ce qui ravit Voltaire;

« Dieu bénit nos travaux, Jean-Jacques l'apostat n'a pas laissé de rendre de grands services avec son *Vicaire savoyard* ». Ce qui fit aussi que le Petit Conseil condamna l'*Emile* comme livre impie et ce qui ne manqua pas d'induire certains lecteurs à des opinions voisines de celles d'Arouet. D'autre part, Rousseau mettait l'accent sur les impuissances de la raison devant les contradictions des philosophes ; il admettait Dieu et l'âme, la conscience, mentor infailible.

Ce dualisme explique l'embarras des pasteurs amis de Jean-Jacques, pourquoi ils ne protestèrent pas contre sa condamnation, pourquoi même Moultoy, ce Méridional pétulant et enthousiaste, disciple idolâtre et débordant de lyrique dévotion pour la religion du vicaire présenta à l'auteur des objections, non pour lui-même, mais pour le peuple qui avait besoin, pour croire la religion divine, des anciens miracles et d'une autorité extérieure et qui regrettait qu'il n'ait pas muni sa religion du sceau de la révélation, qui la rendrait plus respectable. « Quelles clameurs vous allez exciter à Genève. »

De ces clameurs vous en trouveriez dans la *Correspondance sentimentale* de Vernes, et dans les protestations de Charles Bonnet : « Je ne sais si l'ignorance de Rousseau en matière de religion n'égalait pas sa mauvaise foi. Il élève aux nues la morale de l'Évangile pour faire main basse sur les prophètes et les miracles ».

De ces clameurs Genève n'eut pas le monopole. La correspondance de Haller et du Dr Tissot nous en apporte la démonstration et nous montre combien différemment fut jugée l'attitude religieuse du philosophe et combien par là furent diverses les influences qu'en ce domaine son œuvre exerça chez nous.

« J'ai vu M. Rousseau », écrivait Tissot, qui l'avait rencontré à Yverdon, « serait-il possible qu'après avoir toléré contre les lois de l'État un catholique (Voltaire), dont les ouvrages sont infiniment plus dangereux et plus flétris, et dont les mœurs et le luxe ont fait un mal sensible, on donnât le consilium abeundi à un homme dont l'exemple pourrait arrêter les progrès de l'infection, si l'effet des antidotes était aussi sûr que celui des poisons ». Sur quoi Haller qui avait pourtant les mêmes idées que Rousseau sur la question du théâtre et dans celle des influences étrangères, ripostait : « On

dit, car je ne l'ai pas vu, que Rousseau a écrit contre la religion chrétienne avec une impudence qui surpasse tout ce qui a jamais été osé. Les restes de bon sens qu'il fait paraître ne rendent ce poison que plus dangereux. Je crois que tout prince chrétien doit, sur les ordres précis de Dieu même, marquer son indignation contre un blasphémateur tel que l'est dans le plus exact sens du terme le sieur Jean-Jacques ».

En Suisse romande la pensée religieuse de Rousseau a contribué à détacher de l'orthodoxie traditionnelle certains esprits. Elle a pu acheminer d'aucuns vers la philosophie du siècle, celle des Encyclopédistes. Elle a gagné à la foi, à une certaine foi, des âmes que cette philosophie ne satisfait point. Elle a donné à d'autres, à qui le rationalisme des théologiens à la Vernet paraissait desséchant et desséché, le besoin de plus de sentiment, elle les a amenées au quiétisme, au piétisme, à ce réveil que dès le début du siècle on entrevoit venir. Elle en a conduit d'autres encore tout près du catholicisme et peut-être même au catholicisme. Et c'est ce qui fait l'importance et la complexité de cette influence, puisqu'on la retrouve à la croisée de tous les chemins, au point de départ des évolutions les plus contradictoires. Et pas seulement des conversions et des changements, mais de nombreuses fidélités. Plus d'un chez nous est demeuré attaché à sa croyance en suivant simplement les conseils pratiques qui terminent la *Profession*. Acceptation pratique du dogme, du culte, parce qu'il sont consolants, utiles, façonnés par le climat, le génie du peuple, pour satisfaire l'âme et honorer Dieu. N'en avait-il pas fourni lui-même l'exemple, voulant communier et se soumettre aux pasteurs malgré ses doutes ? Il ne les avait pas chassés, ces doutes, cela n'était point en son pouvoir, mais il avait soumis son cœur. Au jeune abbé de Carondel, incrédule et qui désirait croire, ne conseillait-il pas de pratiquer le catholicisme, malgré sa raison, de prendre comme confesseur un bon prêtre : « Je vois l'océan de difficultés où nage l'esprit humain en ces matières ; le mien ne cherche point à s'y noyer ; je sens que *la docilité qu'exige l'Eglise est un état désirable pour être en paix avec soi ; mon esprit murmure, il est vrai, mais mon cœur lui impose silence ; je ne crois pas, mais je veux croire. Soumis à la foi, malgré mes lumières, je suis fidèle plus que si j'étais convaincu* ». Plusieurs

à force de vouloir demeurer fidèles devinrent des convaincus et ici la leçon de Pascal se prolonge et se complète par celle de Rousseau.

* * *

Moins originale, malgré les apparences, fut à l'époque l'influence pédagogique de Jean-Jacques. Les théories de l'*Emile* sur l'éducation des enfants ont suscité en Suisse romande un mouvement de curiosité, mais on ne les appliqua point telles qu'elles ; on les dépouilla de leur idéologie, de tout ce qu'elles paraissaient avoir d'exagéré et d'abstrait. Il y eut quelques disciples zélés, superficiels et excentriques, ainsi à Lausanne ce prince de Wurtemberg qui éleva sa fille à la manière de Sophie : vêtue d'une simple robe d'indienne, jambes, bras et poitrine nus même en décembre. Comme elle avait l'honneur d'être princesse, raconte Julie Bondeli, on n'osait se choquer de ce déshabillé, mais on craignait pour sa santé. Stoïque et rousseauiste convaincu, le père assurait préférer que son enfant meure jeune que de vivre longtemps débile. Sa chambre était sans meuble, pas de berceau, une couche à terre, la nature lui avait appris à s'y traîner sans le secours de personne, comme elle avait appris à marcher sur ses quatre pattes.

Un autre étranger, établi dans nos parages, le comte de Gollowkin à Monnaz-sur-Morges, avait, selon la spirituelle Bernoise, fabriqué avec son épouse un petit Emile. Dès son apparition visible, la maman avait rompu tout commerce avec le voisinage et aucun domestique ne devait l'approcher. Plusieurs fois par jour on plongeait le bébé dans le bassin de la fontaine, et on le rinçait à grande eau. Des coliques s'en suivaient. Et ces deux éducations bizarres, concluait Julie Bondeli, valent à Rousseau l'honneur de passer pour fou et pour méchant.

Les Romands ne semblent guère avoir imité ces hôtes de marque. Ils se contentèrent de prendre à l'auteur de l'*Emile* ce qui était dans l'esprit pédagogique d'alors, ce que Potterat, principal du collège d'Yverdon avait réclamé en 1715 et expérimenté, ce que l'*Essai sur l'éducation intellectuelle* d'Alexandre-César Chavannes devait préconiser en 1787, ou plus tard encore M^{me} Necker-de Saussure. On admit avec Rousseau la nécessité d'un enseignement intuitif, l'idée du développement successif des facultés auxquelles

doivent s'adapter des méthodes différentes, mais la plupart, même parmi les plus près de Jean-Jacques, ne partagèrent pas sa foi dans la bonté native de l'homme, et continuèrent à penser que le premier soin de l'éducation est de redresser la nature originelle.

Du point de vue romand et helvétique, l'*Emile* n'était pas une création originale, mais un anneau dans une chaîne depuis longtemps commencée. Auparavant, toute une école — Balthazard, Iselin à Zurich, Tschiffeli à Berne, de Crousaz à Lausanne et Martin Planta et de Salis, fondateur de l'institut d'Haldenstein, s'étaient efforcés de réformer les méthodes d'enseignement. Plusieurs d'entre eux, quand parut l'*Emile*, firent leur profit de ce que ce livre renferme de positif, de constructif et l'expérimentèrent dans des écoles qui eurent leur heure d'éclat, et qui formèrent des élèves plus tard célèbres: F.-C. de la Harpe, l'avoyer de Tscharner, si bien que lorsque Pestalozzi, Fellenberg, le P. Girard paraîtront, ils continueront autant le mouvement helvétique antérieur à Rousseau que le sien propre, ces deux mouvements chez nous se confondant.

* * *

Et enfin, que penser de l'influence morale et littéraire que Rousseau exerça par sa *Nouvelle Héloïse* ?

Sayoux a prétendu qu'à peine terminée cette œuvre fut lue avidement en Suisse romande et y fit plus de ravages que partout ailleurs. Certains défauts du terroir, certains détails vulgaires, un ton romanesque auraient été pour des lecteurs romands un attrait de plus. Ce jugement est inexact. Dans ses *Confessions*, Rousseau lui-même a noté que si ce roman eut un grand succès à Paris, il en eut un moindre en Suisse. A dire vrai l'opinion fut très partagée. Les adversaires de l'auteur, Bonnet par exemple, dénoncèrent son style ingrat, une intrigue défectueuse, des peintures burlesques, des maximes dangereuses. Julie est une catin et Jean-Jacques un Pétrone. Des hommes de sens et de mérite, comme le dit Julie Bondeli, se lamentèrent et dénoncèrent ce livre comme prêchant l'athéisme, la séduction, la désobéissance filiale, le suicide et l'inutilité de la prière. Mais tous les adversaires n'étaient pas des gens

à principes ou des âmes innocentes que le mal faisait frémir. Il y avait aussi, et Julie Bondeli s'en indignait, des fats et de petites maîtresses, un essaim sémillant, qui se moquait d'Héloïse. « Ils osent la trouver coupable et faire briller à ses dépens une délicatesse dont on leur voit faire peu d'usage ailleurs. Aussi, malheur à ceux qui m'en parlent dans ce goût là. »

D'autres, comme le pasteur Vernes, sont partagés entre l'émotion : « j'ai lu votre livre avec transport... » et les réserves que leur imposent certaines thèses. « Il y a ce Wolmar athée qui m'a attristé ; il est impossible qu'un excellent homme comme lui ne croie pas en Dieu ; vous auriez dû au moins lui faire changer de système à la fin du roman. »

Et il y eut les enthousiastes, ainsi le fougueux Moulto, épanchant en six pages sa ferveur : « O Julie, o Saint-Preux, o Claire, comment pourrai-je m'unir à vos âmes ? Malheur à celui qui ne sait pas s'attendrir au touchant spectacle d'une humanité parfaite... » Rousseau devient le vengeur de la nature, son livre le tableau de deux cœurs honnêtes en qui l'enthousiasme de la vertu se confond avec le délire des sens. *La Nouvelle Héloïse* était ainsi promue au rang de leçon de morale supérieure.

Dans les mêmes milieux on trouve toutes ces attitudes. Aux samedis précieux de la générale de Charrière on se passionnait pour ou contre et, bien que la maîtresse de céans jugeât Saint-Preux un polisson et estimât Julie un peu bête, certains de ses hôtes étaient d'avis opposés. Nanette de Bottens, romancière prolixe et sœur de M^{me} de Montolieu, qui avait fait le pèlerinage de l'île de Saint-Pierre et avait parcouru la maison et le jardin en répandant de douces larmes, déplorait les sophismes du roman et déclarait de son auteur : « La postérité le fera descendre de plusieurs degrés de la place qu'on lui a assignée ». Et peut-être rien ne montre mieux l'incompréhension de certains que la prétention que l'on attribue au bailli Gingins de Moiry d'avoir voulu, en composant son roman historique *Le Pacha de Bude*, prouver à Rousseau la possibilité d'écrire un roman parfaitement convenable et sans intrigue amoureuse.

Qu'on vît dans l'histoire de Julie un modèle pernicieux de dévergondage ou un exemple de vertu, qu'on s'attardât à l'indul-

gence pour la fille séduite qui a cédé aux entraînements d'une passion individuelle contrecarrée par les conventions sociales, ou au contraire à l'intransigeante condamnation de l'adultère, même passionné, parce que rupture d'une parole donnée, je ne crois pas que ces débats, ces anathèmes ou ces enthousiasmes eurent des répercussions très profondes sur nos mœurs. Le naturisme n'a guère alors pénétré notre mentalité, il n'a laissé que peu de traces dans nos lettres, à peine quelques pages dans certaines fantaisies de Lanteires ou quelques vers dans le recueil juvénile du général Frossard. Même plus tard, au temps du romantisme, vous savez comme le méthodisme et le réveil lui firent échec.

Si la *Nouvelle Héloïse* n'eut pas en Suisse le succès qu'elle eut à Paris, c'est que sa beauté littéraire devait toucher un public sensible à l'éloquence, à l'art de la forme, plus fortement qu'un petit peuple raisonneur, à l'esprit positif, assez peu apte à être séduit par le prestige du verbe; c'est qu'aussi ce roman apportait à la France des éléments d'émotion morale et sentimentale: sentiment de la nature, goût de la campagne, paysage alpestre, plus nouveaux, plus inédits pour elle que pour nous.

Sur ce point — sentiment de la nature, paysage alpestre — *La Nouvelle Héloïse* nous apportait, sinon des données (nous les avons sous les yeux), du moins une manière nouvelle de voir, de saisir, de sentir notre panorama et notre cadre ambiant. Cette leçon-là ne fut pas perdue. Elle mit longtemps pour être comprise et il faudra que les hommes de sciences, les Saussure et d'autres, prêtent cet enseignement à l'appui de leurs observations, il faudra que les étrangers accourent nombreux sur les bords du Léman désormais célèbres. Mais c'est bien grâce à Rousseau que l'amour de la nature, et surtout la conscience de cet amour et de ses raisons d'être et de sa force, de ses causes et de ses effets, pénétra peu à peu l'esprit romand.

La Nouvelle Héloïse n'a pas fait qu'étendre le cercle des choses qui s'écrivent, substituer à l'ancien idéal romanesque qui jusque vers 1770 resta fidèle à *L'Astrée*, et à une préciosité attardée, la réalité humaine de la poésie champêtre, du pittoresque familier, des plaisirs du voyage pédestre, du charme de la science pratiquée en pleine nature, de la douceur de la rêverie ou du prix de la solitude, elle a donné à nos pères une raison d'aimer leur sol. Elle a dévoilé

à leurs yeux la beauté de leur propre pays, qui avait laissé les lettrés indifférents. De ce jour, la poésie romande était créée.

* * *

Diverse et nuancée l'influence de Rousseau en Suisse romande fut à la fois révolutionnaire et conservatrice. Révolutionnaire par certains de ses appels ou de ses principes politiques ou religieux, elle fut plus encore conservatrice.

Ceux qui ne retrouvaient en lui qu'une rhétorique ou qu'une forme de sensibilité ont fait œuvre négative. C'est une minorité. La plupart ont interprété la doctrine et l'ont amendée. Rousseau les a aidés à voir clair en eux, à continuer une culture nationale, ainsi Bodmer et le doyen Bridel. Révolutionnaire ailleurs, Rousseau fut en Suisse un restaurateur. Il a ramené vers le passé, la terre natale, la nostalgie des mœurs simples, les traditions helvétiques et chrétiennes. Il a raffermi l'existence d'une pensée, d'une poésie qui nous fussent propres, étrangères à la mode parisienne. S'il a secondé les influences germanique et anglaise, complétant l'effort de Bèat de Muralt dans la réaction contre une emprise française mondaine et philosophique, il a préservé notre individualité, notre originalité qui était menacées, il a empêché que la Suisse romande ne devînt qu'une province et rien de plus. Sans annihiler les éléments de la culture française, Rousseau a donné à la Suisse romande le caractère qui lui manquait encore.

En même temps, il montrait la voie à suivre pour manifester ce caractère sous une forme d'art, en affirmant les droits de l'imagination et de la religion comme sources d'inspiration.

Créateur d'un esprit romand, distinct de la France, Rousseau contribua, par son influence sur Bodmer et de nombreux Confédérés, à créer un sentiment helvétique, à susciter l'éveil d'un sentiment national ou tout au moins à le développer, car ce sentiment se trouve aussi chez Gessner et Haller, dans les délibérations de la Société helvétique et de la Société économique, dans les *Lettres* de Muralt et de multiples essais. Mais il est indéniable que Rousseau l'a fortifié, et lui a aidé à prendre conscience de sa nature et de ses possibilités.

Et pour ces raisons, on peut dire que son influence dépassa de beaucoup en importance chez nous celle de Voltaire. Arouet charma et fit rire, il parlait à l'esprit, Rousseau émut et fit répandre des larmes.

Certes sur plusieurs points, les deux influences ont pu se compléter l'une l'autre. De là des enchevêtrements qui paraissent inextricables et des dosages qui se modifiaient selon les jours et les hommes. Le *Contrat social* a pu, pour un Isaac Cornuau, être une étape entre *Robinson Crusoé* et le *Dictionnaire philosophique*, et le polémiste passionné, après avoir admiré Jean-Jacques, a pu estimer Voltaire supérieur à son rival et déclaré celui-ci surfait, il n'en a pas moins conservé, dans son attachement à sa ville et à certaines de ses traditions, l'esprit de son compatriote. Le pasteur Elie Bertrand qui collabora à l'*Encyclopédie* de Paris avant de correspondre à celle d'Yverdon, tenta, lui, de concilier toujours son admiration pour Rousseau et son admiration pour Voltaire. Et Jacob Vernes, après avoir été l'hôte des Délices ou de Ferney, et le défenseur de Rousseau, tout en luttant dans son roman à thèse, la *Confidence philosophique*, contre la philosophie du siècle et en criblant de traits acérés les idées de l'un et de l'autre, continuait à emprunter à l'un plus d'un argument et toute une sensibilité, et à l'autre ses sarcasmes et son style. L'influence de Rousseau s'exerça plus profonde sur tous ceux qui avaient une âme religieuse: toute âme à qui Voltaire ne suffisait pas, a dit Vinet, était tributaire née de Rousseau.

Les magistrats pouvaient l'expulser d'Yverdon ou de l'île de Saint-Pierre, les paroissiens de Môtiers pouvaient le huer et lancer des cailloux contre ses vitres, Genève pouvait solennellement brûler ses livres, Bonnet et Haller écrire brochures sur brochures, les âmes sensibles, les jeunes proposant, des esprits d'une bienveillance éclairée, les Roguin, les Bernard de Tschanner, le Dr Tissot, du Peyrou, tout un public anonyme retrouvait dans cette œuvre ses aspirations les meilleures. « Ame bonne, âme sublime », s'écriait Vernes de Luze. Et il convient de ne pas oublier la sympathie que la personne de Rousseau, sa poésie, son éloquence éveilla chez les femmes. Ses malheurs touchèrent de pitié affectueuse plus d'une protectrice comme les dames Boy de la Tour. Sa physionomie ne fut pas indifférente à certaines. A Yverdon, ses sourires de bienveil-

lance et ses mots caressants ne séduisirent pas que la future madame de Montolieu, conquête innocente, elle avait dix ans. Une dame qui ne le connaissait point l'ayant vu sortir du château dit à madame la baillive: « Vous avez changé de perruquier, voilà un coiffeur que je ne connais pas ». Les succès des perruquiers étaient de bien des genres, et c'est une manière de succès pour un homme que d'attirer l'attention de certaines femmes par une figure de perruquier. Sur les femmes et par elles, l'influence de Jean-Jacques fut non seulement profonde, mais positive, constructive. Ce ne sont pas ses négations et ses doutes, ses discussions et ses anathèmes qui lui gagnèrent les lectrices romandes, elles virent non seulement en lui un chantre de l'amour, mais un défenseur de la foi, un poète de la nature et de l'enfance, un restaurateur de la patrie. Je ne dis point que le portrait que ses lectrices se sont fait de Rousseau est en tous points exact ni qu'il est inexact. Cela importe peu. Tel qu'il était ce portrait eut chez nous une influence dont on ne saurait nier l'importance, et qui à elle seule explique en partie le pouvoir que la pensée et la sensibilité de Rousseau exerça en Suisse romande, et son étendue et ses limites.
